

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

# RECODER LE SOCIAL?

---

La récurrence de troubles et de comportements préoccupants est certes le signe d'une souffrance individuelle, mais elle donne à connaître le dysfonctionnement collectif. Une société qui brouille les repères fondamentaux par l'incohérence de ses institutions ne peut plus apporter le minimum de sécurité physique et psychique nécessaire à l'équilibre des individus. Et le problème ne concerne bien sûr pas que l'enfance et l'école. De manière plus générale, des balises ont été ignorées par l'évolution rapide de nos sociétés.

---

PAR FRANCIS MARTENS

Mettre en regard les changements psychiques et les changements dans la culture, c'est souligner la nécessité *éthique*, pour les praticiens de la santé mentale, de répercuter vers le politique tout ce que la souffrance individuelle donne à connaître du dysfonctionnement collectif.

Parlant de nécessité « éthique », il faut préciser le sens de ce mot. Un grand mot. Un peu rabâché. Rien à voir pourtant avec les belles âmes, ni les bons sentiments. Dès qu'il s'agit d'éthique, on touche aux fondements mêmes de l'humanité. L'origine même du mot atteste cet ancrage radical. Le mot « éthique » a la même racine que le mot « éthologie ». Il est issu des deux variantes grecques « *ethos* » et « *ethos* » qui signifient tant la « philosophie morale » que la « tanière d'une bête ». Façon de dire que la niche écologique du genre humain, c'est l'éthique. Si cette dernière se trouve aux fondements anthropologiques de l'humanité, et que la morale a trait aux habitudes normatives d'une société donnée, qui donnent couleur locale aux fondements généraux balisés par l'éthique, il faut ajouter que ces balises se distribuent selon deux axes complémentaires: celui de l'*identité psychique*, celui de l'*intégrité physique*.

La psychanalyse ici parlerait des registres du « sexuel » et de « l'auto-conservatif ». Ce qui est clair, en tout cas, c'est qu'aucun devenir humain n'est pensable hors un minimum de sécurité psychique et un minimum de sécurité physique. Et il se fait, chez les humains, que ces deux dimensions

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

n'ont rien de naturel : elles sont prises en charge tout entières par la *transmission culturelle*, laquelle repose *in fine* sur l'institution du langage.

Ce cadre étant posé, la question sera donc : y a-t-il, sur un quart de siècle de pratique psychothérapeutique (avec des adultes, des adolescents, des enfants), des indices qui donnent à penser que le fondement anthropologique ci-dessus évoqué a été ébranlé ? Et dans ce cas, faut-il ou non s'en inquiéter ? Pour mener ce questionnement, il faudra prendre un point de vue *socioclinique*, ce qui ne signifie pas qu'il faille se tenir au chevet de la société, mais plutôt qu'il faut lui renvoyer les questions ressortissant à certaines évolutions psychopathologiques cliniquement perceptibles.

Ce qui amène à préciser deux points.

Face à diverses évolutions cliniquement préoccupantes, pourrait-on penser qu'une société puisse « devenir folle » ? Bien sûr que non. Une société n'a pas de psychisme, de sentiments, d'intellection, de sensations. Ses transformations ne sont pas comparables à l'évolution d'un individu et à ses accidents de parcours. La notion de « corps social » est une métaphore, rien de plus. Une société ne souffre pas. Par contre, elle peut faire souffrir. Il se peut que l'incohérence de ses institutions n'apporte plus le minimum de sécurité physique et psychique qui permette à un être d'accéder à la « non-folie » — façon de dire que l'identité humaine est un édifice fragile à la genèse toujours incertaine. Il est proprement miraculeux qu'au même instant des millions de locuteurs francophones puissent utiliser le même symbole-index-autoréférentiel « je » sans se mélanger aussitôt les pinceaux. Pour le professionnel de la santé mentale, ce n'est pas la « folie » qui étonne, c'est que tant d'hommes et de femmes arrivent à y échapper.

Un second point à préciser c'est que, pour ledit professionnel, renvoyer quelque question à la société, témoigne non d'un souci pour la *normalité* mais pour la *santé*.

Cela n'empêche qu'en situation clinique réelle, avec les enfants, il soit quelquefois amené à dire la *norme*. Par exemple, en cas d'inceste banalisé. Dans de telles situations, « qui ne dit mot consent », soulignait Françoise Dolto. Mais par-delà les problématiques individuelles, c'est la récurrence de troubles et de comportements préoccupants qui doit nous amener à interpeller le politique, surtout si nous estimons que c'est le *codage* de base de l'espèce humaine qui se voit menacé.

En cette époque où penser demande un certain courage, une telle interpellation n'est pas facile. On s'expose aux slogans et aux quolibets faciles. Le psychanalyste se voit traité de « curé laïcisé » ou de « néopuritan » (ce qui sera dur à avaler pour un ancien soixante-huitard...). Quelquefois il finit par douter. En tout état de cause, s'il résiste, il ne lui est pas facile de nager à contre-courant de l'inconsistance dite « postmoderne ». Même si, en réalité, ce mot ne veut pas dire grand-chose : tout au plus évitement du conflit intellectuel sous prétexte d'une ouverture qui n'est ordinairement que le maquillage du vide. Par exemple : « Tu crois à l'astrophysique, moi à l'astrologie. Chacun ses goûts, ses références, respectons-nous. » Mais bien sûr

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

les conflits demeurent, d'autant plus toxiques qu'ils sont dissimulés sous une rhétorique de consensus.

## BLACKBOARD JUNGLE

Ces précautions énoncées, l'auteur de ces lignes voudrait faire part de son regard subjectif sur un quart de siècle de pratique. En *psychanalyse*, avec des adultes, des enfants, des adolescents, mais aussi en intervention *psychosociologique* en milieu scolaire, avec directions, élèves et professeurs. Par définition, il s'en tient à ce qui paraît préoccupant voire pathologique, mais non sans souligner quelques bonnes nouvelles : ainsi, la *libération de la parole* et la régression de la langue de bois entre parents et enfants, professeurs et élèves, gouvernants et gouvernés et surtout, la montée progressive mais déterminante de la *parole des femmes* à tous les échelons de la société.

Pour le reste, voici deux marqueurs sociocliniques significatifs de ce qui va moins bien : mis à part des adolescents tumultueux, il y a vingt-cinq ans, les *cas d'enfants frappant leurs parents* étaient relativement peu répandus. Souvent, ils faisaient partie d'un tableau psychotique ou prépsychotique. Aujourd'hui, le phénomène se banalise, sans qu'il faille parler de psychose ou de psychopathie pour autant. À la même époque, la maltraitance des professeurs par leurs élèves (chahuts exceptés) était pratiquement inconnue. En 1955, un film comme *Blackboard Jungle* de Richard Brooks, qui montre la violence dans certaines écoles des États-Unis, paraissait avoir été tourné dans une lointaine galaxie.

Notons que, dans les deux cas, il s'agit de *violence immédiate, corps à corps*, mais aussi de *négation corrélative du statut* de l'autre. Précisons cela par quelques informations d'autant plus significatives qu'elles touchent le monde scolaire. L'école, il est clair, est un des microcosmes les plus conformes de l'institution étatique. Mais c'est surtout la courroie de transmission autorisée et spécialisée des contraintes civilisationnelles. Qui dit crise dans l'école dit souvent crise dans la civilisation. Voici donc en vrac un inventaire non systématique avec, en fil rouge, la constante d'une difficile *contention pulsionnelle*:

- montée significative, semble-t-il, du nombre de *morsures* à l'école maternelle ;
- faits de *racket* à l'école primaire ;
- circulation de *drogues* à l'école secondaire ;
- augmentation des *suicides* (ou tentatives de suicide) en milieu étudiant<sup>1</sup> ;
- Belgique (2003) : un enseignant déculotté dans une école secondaire, un autre menacé d'égorgeement en plein cours ;

<sup>1</sup> Ordre de grandeur. À Lyon, en 1998-1999 : 69 tentatives et 7 suicides sur 100 000 étudiants. Au Québec, pour la population générale, on passe de 1 075 à 1 525 suicides par an, de 1989 à 1999. Soit quasi 50 % d'augmentation en dix ans.

LA REVUE NOUVELLE  
 ENFANCE EN PÉRIL

- ibidem: un professeur se fait voler son G.S.M. en pleine classe, l'élève coupable, multirécidiviste du délit, se voit renvoyé par la direction. Le pouvoir organisateur (des parents) casse la décision;
- ibidem: un professeur confisque son G.S.M. à un élève qui le manipule durant la classe. À la sortie les parents, appelés à la rescousse (avec un autre G.S.M...), menacent de casser la figure à l'enseignant;
- France (2003): à la récré, en primaires, une bande d'élèves rouent de coups et assaillent à coups de pied un petit camarade déjà étendu au sol. L'enfant en sort très mal en point. La direction décrète un renvoi de trois jours. Les parents protestent contre cette sanction « injuste »;
- Belgique, confidence d'une préfète: « Quand je reçois des parents, je suis heureuse de me trouver derrière un bureau lourd et large. » Ni son statut ni son sexe ne la protègent;
- ibidem: détresse générale des profs de maths du secondaire voués à enseigner une matière austère à des enfants qui n'en ont cure, sans pouvoir aucun pour les faire travailler, mais néanmoins obligés par « le politique » d'augmenter le taux de réussite;
- deux élèves violées par leurs condisciples, lors de classes vertes, en région bruxelloise;
- 2003: six écoles incendiées en trois semaines dans la région de Charleroi;
- *last but not least*: dans un communiqué commun, la Fédération des associations de parents d'élèves de l'enseignement officiel (Fapeo) et son homologue pour l'enseignement libre déplorent l'insuffisance des moyens budgétaires mis à disposition de l'enseignement en Communauté française de Belgique: leurs enfants risqueraient de ne pas être suffisamment « compétitifs »...

Remarque: n'écoutez pas ce qui précède dans une perspective apocalyptique. Même si Bruxelles est une ville moins sûre que dans les années cinquante, elle reste infiniment plus rassurante que les villes du Moyen Âge. En milieu institutionnel et familial, la violence contre les enfants a beaucoup diminué (moins de correction à coups de ceinture...). Les enfants, en outre, ont la parole, et ils parlent.

C'est à un niveau *qualitatif* qu'il faut tenter d'écouter les faits évoqués ci-dessus. Tout particulièrement les violences des enfants contre leurs parents et leurs enseignants.

Question: que s'est-il donc passé en vingt-cinq ans pour que souvent les enfants n'arrivent plus à se contenir et que tout exercice de l'autorité à leur égard soit facilement vécu par eux comme une répression arbitraire — un pur rapport de force — qui mérite représailles?

Pour mettre cette question en perspective, il est nécessaire de faire appel aux registres conjoints de l'*anthropologie politique* et de l'*anthropologie psychanalytique*. Il n'est pas inutile de bien situer la question si l'on veut éviter les remèdes simplistes, notamment la tentation en miroir du tout répressif: « Vous allez voir ce que vous allez voir, on verra qui est le plus fort! »

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

Bien sûr, cette tentation peut prendre des visages honorables comme la dérive « sarkozyenne » en France ou comme la proposition du ministre de l'Enseignement secondaire de la Communauté française de Belgique, Pierre Hazette, de créer un ghetto sécuritaire pour les élèves exclus des autres établissements. Mais si la réponse pédagogico-disciplinaire est déficiente, le problème, lui, reste bien réel : en 2000-2001, pour la Belgique francophone, les exclusions définitives tournent autour de neuf-cent-quatre-vingt-huit cas dont trois-cent-soixante-trois pour faits de violence. En amont de tout ceci, quelles clés l'anthropologie — générale, psychanalytique, politique — peut-elle donc nous apporter ?

### ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE

Pour qu'un individu ne devienne pas ce qu'on appelle communément un « fou », il est nécessaire que chaque société, à sa façon, maintienne et organise *cinq pôles de différenciation* parfaitement normatifs. Pour tout qui va bien, à la manière de l'air qu'on respire, ces différences paraissent trop évidentes pour être seulement mentionnées. Mais il suffit que l'une d'elles nous échappe pour que nous entrions dans le club des psychotiques graves, ceux dont l'identité n'est que vacillement, et délire pour parer à ce vacillement. Ces cinq différences sont les suivantes : différence entre les hommes et les femmes (sexes), différence entre les animaux et les humains, différences entre les vivants et les morts, différences entre les parents et les enfants (générations), différences entre les épousables et les non-épousables (prohibition de l'inceste).

Si l'on avait plus de temps, on pourrait illustrer les mises en péril contemporaines de chacune de ces différences. Nous reviendrons un peu plus tard sur trois d'entre elles. Retenons qu'elles ne sont pas données « naturellement », qu'il faut le lent travail de la culture — médiatisée par les institutions (tout d'abord la famille et l'école) — pour les mettre en place. Pour faire un humain, rappelons-le, il faut deux transmissions : la *génétique* et la *généalogique* (c'est-à-dire, celle où les institutions — à commencer par celle du langage — en codant l'espace social, donnent à chaque individu *une place*, laquelle est une base de départ pour son aventure humaine. Par exemple, « Toi, tu es fille », « Toi, tu es garçon »). Notons en passant que, chez les humains, la conscience du *genre* (féminin, masculin) précède celle de la différence anatomique des sexes. Notons aussi que la culture se transmet essentiellement par *appropriation*, non par simple conditionnement. Chacun, par cette appropriation, devient le transmetteur potentiel de cet héritage. Et ainsi de suite. Or, à la suite du philosophe Michel Henry, on peut constater que, de nos jours, les *savoirs* technologiques tendent à se substituer à la *culture*. Il s'agit moins de transmettre à l'individu ce qui l'aidera à enfanter peu à peu sa propre humanité, que de le mener à devenir rentable, adapté et peu contrariant. Dans son essai sur *La barbarie* (1987), Michel Henry insiste sur la destruction systématique de l'*université*, progressivement transformée en institut technique supérieur adapté aux exigences du marché. Dans cette perspective, le citoyen est remplacé par le consommateur. Lors d'une récente rentrée académique, l'ancien pré-

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

sident du conseil d'administration de l'Université catholique de Louvain — qui était aussi vice-président de TotalFina — proposa Bill Gates en modèle à la communauté universitaire. Par bonheur, l'entarteur ne fut pas convaincu...

ANTHROPOLOGIE  
PSYCHANALYTIQUE

Celle-ci s'est interrogée d'emblée sur les enjeux transculturels de la civilisation. Dans *Malaise dans la civilisation* (1929) — actuellement traduit par *Malaise dans la culture* —, Freud insiste sur la tension inhérente à la notion même de *civilisation*. Je préfère ce terme car on y entend le processus à l'œuvre — non joué d'avance — qui fera de l'individu un *civis*, un citoyen. Dans cet essai, Freud écrit : « Le prix à payer pour le progrès de la culture est une perte de bonheur, de par l'élévation du sentiment de culpabilité. » Il y a, en effet, un antagonisme structurel — une tension nécessaire — entre la culture et la sexualité. En 1912, dans son article sur *Le plus commun ravalement de la vie amoureuse*, il avait été jusqu'à dire que si la civilisation accroissait trop son emprise sur les humains, c'est la vie elle-même qui risquait de disparaître de ce monde — en tout cas la vie humaine.

Notons bien que la psychanalyse parle d'antagonisme entre sexualité et civilisation — et non pas entre instinct sexuel et civilisation. Chez l'homme, en effet, l'instinct est supplanté par la pulsion. La *pulsion sexuelle* (qu'on peut différencier, à la suite de Jean Laplanche, en « pulsion sexuelle de vie », à effet de liaison, et en « pulsion sexuelle de mort », à effet de déliaison) est foncièrement agressive mais pas forcément destructrice. Son mode de fonctionnement est paradoxal : recherche d'un objet focalisant l'excitation, pour parvenir au plaisir résultant de la résolution transitoire de cette excitation (par retour à un état d'équilibre antérieur). Et ainsi de suite.

Il ne s'agit pas d'une simple régulation homéostatique tendant à restaurer un équilibre interne, mais d'un modèle ouvert sur l'extérieur. En effet, il s'agit moins d'apaiser l'excitation que de la rechercher pour jouir, en un second temps, du plaisir de son apaisement. La quête de l'excitation participe ainsi du déséquilibre bien tempéré. Une fois l'objet ciblé, la zone érogène excitée, la poussée pulsionnelle n'a qu'un but : la décharge via la jonction avec l'objet désiré (modèle basique du coït et de l'orgasme).

Il est clair que, dans l'espace d'un scénario donné, la pulsion veut « tout et tout de suite », ce qui est incompatible avec la vie en société, laquelle s'avère par ailleurs l'unique chance de survie de l'être humain. Ainsi, pour l'homme, le compromis civilisationnel passe-t-il toujours par une *médiation* de la pulsion et par une relative déviation par rapport à son objet-cible. Dans la *sublimation*, le scénario pulsionnel — qui a manqué son objet ou « renoncé » à lui — voit son énergie réinvestie dans des conduites socialement utiles. En d'autres termes, le concept de pulsion, inséparable de celui de culture, tente de rendre compte de la façon dont l'« animal malade » s'accommode du brouillage de ses mécanismes instinctuels.

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

Le « tout et tout de suite » est aux antipodes de la cohésion civilisationnelle. La transmission culturelle dès lors codifie normativement des comportements aptes à différer ou dévier la satisfaction pulsionnelle. Tout petit, l'être humain est prié de « se retenir ». Il lui faut pour ce faire être solidement ancré dans les normes collectives.

Dans les *sociétés traditionnelles*, explique Marcel Gauchet (dans son remarquable « Essai de psychanalyse contemporaine », *Le Débat*, n° 99 et n° 100), les normes sont *incorporées*: ce sont des sociétés à *tabou* et à *honte* (si l'on est surpris transgressant le tabou). Dans les *sociétés de la modernité* — celles où est née la psychanalyse — les normes sont *intériorisées*: le *surmoi* fait la police à l'intérieur de chacun. Ce sont des sociétés à *interdit* et à *culpabilité*. Or, dans la *société contemporaine*, c'est précisément tout cela qui se délite.

Il vaut la peine de citer un peu longuement Marcel Gauchet (n° 99 du *Débat*): « L'individu contemporain aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société, le premier individu à pouvoir se permettre, de par l'évolution même de la société, d'ignorer qu'il est en société. Il ne l'ignore pas, bien évidemment, au sens superficiel où il ne s'en rendrait pas compte. Il l'ignore en ceci qu'il n'est pas organisé au plus profond de son être par la prééminence du social et par l'englobement au sein d'une collectivité, avec ce que cela a voulu dire, millénairement durant, de sentiment de l'obligation et de sens de la dette. L'individu contemporain, ce serait l'individu déconnecté symboliquement et cognitivement du point de vue du tout, l'individu pour lequel il n'y a plus de sens à se placer au point de vue de l'ensemble. On conçoit dès lors en quoi ce type de personnalité est de nature à rendre problématique l'exercice de la citoyenneté. Il lui est difficile de se représenter en général la dimension du public, soit ce qui intéresse ou devrait intéresser tout le monde, abstraction faite de ce qui m'intéresse moi. On va voir sans surprise la sphère publique envahie par l'affirmation des identités privées.

Le glissement affecte, selon la même logique, le statut de la responsabilité. Il relativise aussi bien encore la signification du partage conscient/inconscient. L'existence de l'inconscient n'est aucunement niée. Il est admis, mais la soustraction qu'il opère ne représente plus un enjeu décisif aux yeux de l'acteur qui le porte. [...] Peu importe que l'impulsion ou la détermination viennent de la conscience ou de l'inconscient. Ce qui compte, c'est ce qui vous permet ou vous empêche d'être vous-même. Sauf qu'« être soi-même », ce n'est plus, comme à l'âge de la personnalité moderne, être au clair avec soi-même, savoir ce qui vous conduit de manière à agir avec volonté et liberté intérieure. C'est ne pas être entravé, consciemment ou inconsciemment, dans la saisie des opportunités qui se présentent au dehors. [...] Nul besoin de se posséder en conscience dès lors qu'on sait se couler, peu importe comment, dans l'univers des réseaux. D'où le déclin de la visée d'élucidation et de la valeur de vérité, comme l'observation en a été souvent faite à propos de l'évolution des psychothérapies. D'où la réorientation vers la négociation avec les symptômes et l'efficacité comportementale. »

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

L'école est mal en point, on l'a vu. Mais, dans la perspective de Gauchet, ce n'est pas étonnant : elle est le premier banc d'essai d'une citoyenneté, devenue problématique par déconnexion symbolique du lien social. Or, ce lien social, intériorisé en surmoi, est précisément ce qui peut tempérer violence et rivalité, via le renoncement au « tout et tout de suite » des scénarios pulsionnels. Notons en passant que de nos jours la prime « éducation » fait dès les premières années (voire dès les premiers mois) une large place, faute de mieux, à la « nounou » télévision. Il s'ensuit que, dès que sa motricité s'est affinée, l'enfant — dans un stade de miroir que Lacan n'aurait osé imaginer — n'a qu'à zapper légèrement du pouce (celui qui n'est pas en bouche) pour changer le monde à son gré : belle *illustration technomagique* du « tout et tout de suite ». En cas de panne, c'est la crise. Privée d'objet adéquat, l'énergie pulsionnelle se résout en angoisse, en scénarios palliatifs (les symptômes) ou en destructivité immédiate — cette dernière solution étant largement facilitée par les *contenus* télévisuels eux-mêmes. Quotidiennement, ils déversent des scénarios où la violence mise en scène n'a que peu à voir avec une symbolisation ludique des poussées agressives, mais bien plutôt avec un *modèle de résolution des conflits* : « Tu augmentes ta force, tu tires le premier, tu neutralises l'adversaire. Inutile de perdre ton temps à discuter. » À la frustration répond sans intermédiaire la destruction. Voyez la riche symbolique de *Dragon Ball* et de son héros Sangoku. Ou plus récemment des « Pokémon ». Ce remplissage à flots continus des méninges enfantines n'est devenu possible, ne l'oublions pas, qu'à la suite de la discrète révolution qui, depuis un demi-siècle, a fait de l'enfance un *marché* particulièrement rentable. Comment en est-on arrivé là ?

## ANTHROPOLOGIE POLITIQUE

Quand démocratie se met à rimer avec démagogie, il est difficile de se déprendre d'un malentendu fatal : celui qui fait rimer *fraternité* avec *rivalité* plutôt qu'avec *solidarité*, pour la bonne raison qu'*égalité* s'y confond avec *uniformité*. En d'autres termes, de même qu'une société peut favoriser la folie en codant de façon erratique les cinq différences ci-dessus évoquées, la démocratie peut rendre fou si, en brouillant ses repères, elle arrive à confondre l'*éthique de l'égalité* avec la *négation politique des différences*. Alors qu'il est clair — sous peine de violence — que le défi à relever est précisément de maintenir de l'égalité en évitant les pièges symétriques de l'*assimilation* ou de la *hiérarchisation* de ces différences.

Je voudrais donner quelques illustrations sociocliniques de ces pièges, tout particulièrement en ce qui concerne les enfants. Mais il n'est pas inutile avant cela de suivre le fil qui mène à la figure actuelle de l'enfance. Il est indissociable, en effet, de la naissance de la démocratie moderne.

« Liberté, égalité, fraternité » n'est pas un slogan désuet. Il s'agit de la synthèse lapidaire et laïcisée du meilleur de la tradition judéo-chrétienne revisitée par les héritiers de la démocratie athénienne. Là, tous les hommes libres sont éligibles, tandis qu'au cœur du message biblique s'inscrivent les notions de solidarité, de libre arbitre et d'égalité des enfants de Dieu. Une



---

 LA REVUE NOUVELLE  
 ENFANCE EN PÉRIL
 

---

fois dépouillées de l'obscurantisme, ces notions apparaissent être au cœur de l'héritage des Lumières. Elles ne sont pas sans conséquences sur l'existence concrète.

En démocratie, nul n'a le privilège de détenir le vrai, ni d'exercer l'autorité par privilège — fût-il de droit divin. La pyramide Dieu - Monarques - Pères de famille a vécu. La définition du bien collectif ne réside au cœur d'aucune révélation, et le pouvoir de dire ce bien n'appartient à personne en propre, les règles normatives s'élaborent dans la discussion. Celle-ci ayant lieu entre égaux, et les différences d'appréciation étant inévitables, il est essentiel de pouvoir trancher. La résolution des conflits est laissée ainsi aux lois, aux procédures — tel le fait de voter — et non plus au « fait du prince ». L'ancrage constitutionnel donne aux lois leur légitimité, les principaux pouvoirs — législatif, exécutif, judiciaire — sont nettement différenciés. C'est le *formalisme* juridique qui permet de trancher et de gouverner entre égaux. Dieu n'est plus le tiers suprême mais bien la Loi. La vérité ne préexiste pas, elle se construit dans la parole échangée entre citoyens.

Ces valeurs générales ont des conséquences précises quant à l'éducation des enfants. Il s'agit de mettre en place une propédeutique de la liberté et de la responsabilité citoyenne. Il importe d'enseigner tout en donnant le droit à la parole, de n'être jamais, dans sa fonction, que « *primum inter pares* », de maintenir de l'égalité humaine par-delà la nécessaire diversité des statuts et, quelquefois, des droits. Qu'on pense notamment au statut des mineurs et des prisonniers qui — dépourvus de certains droits — n'en restent pas moins humainement des égaux.

Avec la modernité naîtra donc la *pédagogie* — car devenir citoyen ne s'improvise pas —, et avec elle les sciences humaines. Une institution comme « la laïque », en France, fera de la profession d'instituteur un véritable apostolat. Comme celui de père, en cette époque, le statut d'instituteur paraît encore incontestable. Et pourtant, la modernité a des effets inattendus. Une fois Dieu et le roi chassés du pouvoir, tous les « ci-devant » tremblent sur leur socle — y compris le père de famille. Dans un ouvrage devenu un classique (*L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, 1973) Philippe Ariès montre comment le centre de gravité de la famille s'est progressivement déplacé du père vers *l'enfant*. Peu à peu, face à l'État, c'est la famille tout entière qui perd ses prérogatives, réduite à n'être plus qu'une unité de gestion de la vie affective. Ce n'est plus à elle qu'il appartient de transmettre l'ordre social. Il reste bien sûr *l'école* mais les professeurs, à leur tour, ne sont plus protégés par leur statut. En classe, le « *zapping* » ne marche pas. Il faut parfois négocier quinze minutes durant le droit de donner une heure de cours. À tous les niveaux, les mandarins ont vécu. Dans les classes à problèmes, l'enseignant est seul contre tous. En désespoir de cause, il se réfugie dans la dépression. Comment maintenir un cadre qui permette la lente gestation d'un avenir quand toute limite est vécue comme une mutilation de l'éternel présent<sup>1</sup>? En réalité, quand, en ruinant les statuts, la démocra-

<sup>1</sup> Pouvoir renoncer à la « souveraineté du présent » pour ne pas compromettre la survie de l'espèce. Voir, sur ce thème, l'essai de Louis Roussel : *L'enfance oubliée*, Odile Jacob, Paris, 2001.

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

tie confond *égalité* avec *uniformité*, il ne reste plus que des rapports de force et de séduction entre des *grands* et des *petits*. Il s'ensuit que tout adulte est présenté comme un abuseur potentiel.

Un monde sans limites est un monde infantilisé. Aux États-Unis, un groupe d'obèses fait un procès à la chaîne de fast-food McDonald's: leur clown préféré, Ronald McDonald, ne leur a jamais expliqué que manger trop de *cheeseburgers* faisait grossir... Lardés d'avocats, ils exigent dommages et intérêts. Un monde infantilisé est une proie idéale pour le totalitarisme « soft » annoncé par Alexis de Tocqueville<sup>2</sup>. Un monde sans limites, en ruinant les différences constitutives de l'humanité, ne peut mener qu'à la violence. Un monde sans limites est forcément un monde maltraitant.

Il importe néanmoins, redisons-le, de ne pas sombrer dans l'*illusion d'une restauration autoritaire*. Faisons le pari que la démocratie est perfectible. Mais à condition d'y mettre quelques *formes*, de restaurer le débat, et de ne pas sombrer dans la démagogie. Avant de préciser ce point, il n'est pas inutile d'attirer l'attention sur trois situations où il eût été facile de faire montre d'un peu de jugement. Avec la circonstance aggravante qu'il s'agit à chaque fois de maltraitance à enfants sous les auspices de l'autorité compétente.

« DU PLUS COMMUN RAVALEMENT  
DE LA NOTION D'ÉGALITÉ »

Il y a deux ans, le ministre de l'Enseignement fondamental en Communauté française de Belgique, Jean-Marc Nollet, s'avise de ce que les conditions familiales des enfants, face aux devoirs à domicile, sont très inégales. Découverte certes préoccupante... Mais, Dieu merci! le remède est simple: pour préserver l'égalité des chances, les devoirs à domicile seront désormais interdits dans les premières années du fondamental. Les enseignants bien sûr ne sont pas consultés. Le ministre néanmoins est plein de mansuétude: les enfants auront le droit de parler à leurs parents de ce qu'ils ont appris en classe...

« CADAVRES EXQUIS »

C'est dans la plus totale absence de débat, et sans états d'âme, que la commune d'Anderlecht (Bruxelles) a consenti, sur son territoire, au viol public d'un des plus vieux tabous de l'humanité. Ceci, en permettant au Dr Günther von Hagens d'exposer dans les caves voutées de Cureghem, sous la halle des abattoirs, deux-cents de ses cadavres plastinés, nus, et en positions avantageuses: équitation, jeu d'échecs, etc. Le clou de l'exposition consistait en la monstration esthétique-pédagogique d'une femme morte laissant percevoir dans une découpe de l'abdomen son fœtus de huit mois. La provenance des corps est incertaine mais leurs viscères, amoureuxment disposés, sont du plus bel effet. Le Dr von Hagens a dû hésiter à montrer deux

<sup>2</sup> Voir annexe.

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

cadavres en position d'accouplement. Vu le succès, cela ne saurait tarder. Il vient d'autopsier, c'est-à-dire d'opérer la dissection d'un être humain, en direct pour la télévision, sous les cimaises d'une galerie londonienne. L'exposition « Körperwelten » (sous-titre: « La fascination de l'authentique ») a drainé des millions de visiteurs dont des centaines de milliers d'enfants. Les classes, accompagnées de leurs professeurs, ont droit à des tickets de groupe permettant d'admirer à prix réduit des cadavres sans sépulture<sup>3</sup>.

« UN REGRETTABLE MALENTENDU »

La loi sur le *mariage homosexuel* vient d'être votée en Belgique. Pour ceux qui sont sensibles à la « cause homosexuelle » (c'est le cas de l'auteur de ces lignes), cela peut sembler une bonne nouvelle. En réalité, il s'agit d'une escroquerie démagogique et d'une atteinte aux fondements du codage transculturel de l'identité humaine. Une fois de plus, sous prétexte de respect et de tolérance, il s'agit d'une confusion entre *égalité et uniformité*. En l'occurrence, d'un grand mépris envers la *différence* qu'on entend protéger. Il y a, en effet, deux façons symétriques de maltraiter les différences: les nier par *assimilation* ou les creuser par *hiérarchisation*. On aura reconnu les deux manières habituelles d'éluider la tension féconde entre le féminin et le masculin — alors qu'en termes darwiniens déjà, il apparaît que la reproduction sexuée s'est vue sélectionnée pour la diversification utile qu'elle apportait au sein des espèces.

Du point de vue ethnographique, les diverses facettes de l'institution matrimoniale ont en commun l'*union du féminin et du masculin*. C'est un invariant anthropologique à ce point évident que le code civil belge ne prend pas la peine de mentionner que l'institution du mariage s'adresse à un homme et une femme. Le *mot* « mariage », par définition, implique l'hétérosexualité. L'*institution* mariage, de son côté, n'est pas qu'un contrat entre individus, elle fait partie du code symbolique et des repères majeurs de toute société. Même dans les mariages de pure inclination, il y va d'une marque culturelle d'intérêt collectif allant bien au-delà du choix affectif. Le mariage, en d'autres termes, est une des balises qui organisent l'identité sexuée — celle qui constitue le socle de toute identité. Une inclination homosexuelle d'ailleurs ne tire sa différence que de la reconnaissance préalable de la différence des sexes.

Plus fondamentalement encore, comme l'exprime Françoise Héritier: dans le champ de visibilité de l'Homo sapiens « la classification bute sur un même fait: toutes les espèces (visibles), aussi dissemblables soient-elles, entre elles et en leur propre sein, sont partagées par une même constante, ni maniable ni récusable: la différence sexuée. [...] Elle est au cœur de tous les systèmes de pensée dans toutes les sociétés. Tous fonctionnent en effet avec des catégories dualistes, des oppositions binaires de caractère concret

<sup>3</sup> Sur ce thème, voir Francis Martens dans *La Revue nouvelle*, « Körperwelten. La plastination est-elle bonne pour la santé? », décembre 2001, p. 72.

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

ou abstrait [...] L'appréhension intellectuelle de la différence sexuée serait ainsi concomitante de l'expression même de toute pensée » (conférence au Centre Roland Barthes, 28 janvier 2003).

Ajoutons que cette intrication entre les notions mêmes de pensée et de différence sexuée, est inscrite dans l'étymologie du mot « sexe » lui-même. En latin, *sexus* ou *sexum* est issu du participe *secatum* qui veut dire « coupé ». Or, de ce même *secatum* dérive *signum* (le signe). Autrement dit, « signe » et « sexe » sont des cousins étymologiques. L'incision qui fait signe est d'abord la différence des sexes. Et notons que ce qui est vrai pour le latin l'est aussi pour le sanskrit : un même terme, *linga*, signifie à la fois marque, sexe et genre.

Brouiller un des repères majeurs de la différenciation humaine — et donc de la pensée — n'est pas rendre service à nos héritiers. Appeler « mariage » (plutôt, par exemple, qu'« alliance ») une union homosexuelle reconnue par l'État, c'est faire preuve de grande légèreté. Mon reproche ne s'adresse pas, ici, aux militants de la cause homosexuelle. Dans le contexte, leur militance ne peut être que radicale, et le radicalisme fait rarement dans la nuance. Ils ont droit à un statut en tous points comparable à celui du mariage, mais sous un autre nom. Ils ne forceront pas le respect en niant leur différence mais en la faisant respecter. Si l'on voulait imaginer un monde où les prunes sont brimées par les pommes, celles-là ne gagneraient rien à demander au législateur qu'on baptise la tarte aux prunes « tarte aux pommes ». C'est pourtant ce qui se passe. Avec la circonstance aggravante que le législateur belge se moque comme d'une guigne des électeurs « gays » car il ne leur refile, en outre, qu'un ersatz de mariage — c'est-à-dire privé de toutes ses conséquences en matière de filiation. Or, l'autre invariant anthropologique de l'alliance matrimoniale, ce sont précisément ses conséquences en ce domaine. Et, s'il est bien une urgence pour les couples homosexuels, c'est de voir garanti le statut des enfants.

## RETROUVER LA FORME

Il semble aventureux de toucher sans large débat aux fondements anthropologiques de l'existence. Tout particulièrement aux cinq différences évoquées plus haut. En ce qui concerne les trois exemples ci-dessus : le pseudo-mariage homosexuel, le Barnum aux cadavres du Dr von Hagens, la réforme pédagogique du ministre Nolle, il s'agit là — bien plus que dans les dérives pédophiles — d'une véritable maltraitance à enfants.

Un monde sans limites, un univers sans marques différenciatrices, une confusion entre éthique de l'égalité et politique de l'uniformité n'augure rien de bon pour nos descendants. Dans un univers mal différencié, il n'y a place que pour rivalité et violence, à moins que ne s'installe déjà le totalitarisme anesthésiant annoncé par Tocqueville. L'absence croissante de débat, le congédiement progressif de la pensée, le respect des seuls impératifs gestionnaires, ne sont pas là pour le démentir.

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

Inutile pourtant d'endosser la tunique de Cassandre. L'idéal démocratique reste une chance majeure pour l'humanité pour peu qu'il puisse s'accommoder de la diversité. En ce qui concerne les dérives au sein du monde de l'enfance et de l'adolescence — tout particulièrement les attaques contre l'institution scolaire (pas foncièrement différentes des violences adultes perpétrées à Québec, à Nanterre ou à Zug) — il est clair que la tentation répressive ne peut qu'accentuer le mal en répercutant à l'infini la violence en miroir.

Que faire alors? À part augmenter les budgets pour accroître « la compétitivité de nos enfants », une piste nous est offerte par les propos de la jeune Gabrielle (huit ans), lesquels recourent étonnamment aux recommandations du vieil Alexis.

Or donc, il y a une dizaine d'années au retour de vacances d'été, Gabrielle (qui est en thérapie depuis peu) se dit très frustrée. Sa cousine Louise, qui habitait tout à côté de chez elle, et qui est comme une sœur, vient de déménager: « C'est triste, elle est loin, à l'autre bout de Bruxelles. On n'est plus dans la même école. Et en plus, elle, elle est dans une chouette école: dans son école, quand le directeur entre en classe, tout le monde se lève! » Sans le savoir, Gabrielle évoque le microcosme de l'institution politique. Écoutons ce que dit Alexis de Tocqueville du macrocosme — l'État démocratique moderne, passé au crible de *La démocratie en Amérique*.

« Quand l'inégalité est la loi commune d'une société, les plus fortes inégalités ne frappent point l'œil; quand tout est à peu près de niveau, les moindres le blessent. C'est pour cela que le désir de l'égalité devient toujours plus insatiable à mesure que l'égalité est plus grande. [...]

Les hommes qui vivent dans les siècles démocratiques, ajoute Tocqueville, ne comprennent pas aisément l'utilité des *formes* [c'est moi qui souligne]; ils ressentent un dédain instinctif pour elles. J'en ai dit ailleurs les raisons. Les formes excitent leur mépris et souvent leur haine. Comme ils n'aspirent d'ordinaire qu'à des jouissances faciles et présentes, ils s'élancent impétueusement vers l'objet de chacun de leurs désirs; les moindres délais les désespèrent. Ce tempérament, qu'ils transportent dans la vie politique, les indispose contre les formes qui les retardent ou les arrêtent chaque jour dans quelques-uns de leurs desseins.

Cet inconvénient que les hommes des démocraties trouvent aux formes est pourtant ce qui rend ces dernières si utiles à la liberté, leur principal mérite étant de servir de barrière entre le fort et faible, le gouvernant et le gouverné, de retarder l'un et de donner à l'autre le temps de se reconnaître. Les formes sont plus nécessaires à mesure que le souverain est plus actif et plus puissant et que les particuliers deviennent plus indolents et plus débiles. Ainsi les peuples démocratiques ont naturellement plus besoin de formes que les autres peuples, et naturellement ils les respectent moins. Cela mérite une attention très sérieuse.

Il n'y a rien de plus misérable que le dédain superbe de la plupart de nos contemporains pour les questions de formes; car les plus petites questions

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

de formes ont acquis de nos jours une importance qu'elles n'avaient point eues jusque-là. Plusieurs des plus grands intérêts de l'humanité s'y rattachent. » [...]

Chez la plupart des nations modernes, le souverain [N.B. ici, l'État], quels que soit son origine, sa constitution et son nom, est devenu presque tout-puissant, et les particuliers tombent, de plus en plus, dans le dernier degré de la faiblesse et de la dépendance.

Tout était différent dans les anciennes sociétés. L'unité et l'uniformité ne s'y rencontraient nulle part. Tout menace de devenir si semblable, dans les nôtres, que la figure particulière de chaque individu se perdra bientôt entièrement dans la physionomie commune. Nos pères étaient toujours prêts à abuser de cette idée, que les droits particuliers sont respectables, et nous sommes naturellement portés à exagérer cette autre, que l'intérêt d'un individu doit toujours plier devant l'intérêt de plusieurs.

Le monde politique change; il faut désormais chercher de nouveaux remèdes à des maux nouveaux » (*De la démocratie en Amérique*, volume II, Gallimard, Folio, n° 13).

Tocqueville a beaucoup à nous dire sur nous-mêmes, mais arrêtons ici : sur la recherche des remèdes. Loin d'être une contre-violence en miroir, la restauration des *formes* permet la différenciation des statuts et des fonctions sans entamer l'humaine égalité de leurs titulaires. Si Jean m'exaspère et que je me mets à l'insulter, la formule canonique « On ne parle pas comme ça à son père », me rappellera que ce Jean-là n'est pas qu'un petit camarade devenu grand. Le respect inculqué d'un certain formalisme (dire « bonjour », dire « merci », ne pas se jeter sur la nourriture, ne pas couper la parole...) favorise la *médiation pulsionnelle* et offre un espace pour la pensée. C'est à ne pas confondre avec une politesse hypocrite mécaniquement inculquée, mais non plus avec la sincérité des sentiments. Se lever à l'entrée du directeur est sans rapport aucun avec l'amour qu'on lui porte, ni avec la crainte qu'on lui voue. C'est un *rituel* qui permet la vie en collectivité en y *marquant* la diversité des fonctions nécessaires — sans assimiler la légitimité de ces dernières à quelque supplément de dignité humaine.

Côté médiation pulsionnelle, il faut ajouter que les enfants ont droit à leur part de rien, de silence, d'attente et d'ennui. Il arrive que ce devienne une matrice de créativité. Pour la théorie psychanalytique en tout cas, la symbolisation ne peut naître que de l'absence, la pensée que de l'échec de l'hallucination. Une des missions de l'enseignement contemporain — par-delà le zapping, les chips, les Pokémon — pourrait être de restaurer le manque. C'est particulièrement écologique et ne demande aucune augmentation de budget.

## CONTRITION

Conscient de ses lacunes, l'auteur peut imaginer la déception du lecteur. Sans doute ne s'attendait-il pas à cet éloge de la politesse et du manque? Typique produit de la névrose pré-postmoderne, le responsable de ces lignes

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

en arrive à se soupçonner d'avoir tenu des propos réactionnaires. Sans doute, à propos du mariage « gay », aurait-il mieux fait de ne pas écouter la vice-Première-ministre du gouvernement fédéral belge, qui répondait à un journaliste: « Où est le problème? Quand on s'aime on peut se marier. » Il en avait aussitôt parlé à sa maman. Mais elle n'a pas voulu... Peut-être les considérations qui précèdent ne reposent-elles que sur le dépit? Ou pire, sur une sénescence poussant à penser que « tout fout le camp »? Mais pas forcément. En réalité, délaissant la visée linéaire du mythe de progrès, renonçant à la thèse, l'antithèse, et même à la synthèse, ces réflexions participent d'une conception en spirale de la marche du temps. Celle précisément qu'on rencontre au cours d'une cure psychanalytique — passant et repassant sans cesse à la verticale des mêmes lieux, mais en se décollant peu à peu du point d'origine. Dans ce genre de périple, il arrive qu'on rencontre de bons compagnons: Hérodote d'Halicarnasse, par exemple, grand voyageur et père officiel de l'histoire. Comme on sait, Hérodote (vers 484-425 avant notre ère) admirait beaucoup l'Égypte. Ce devait être une heureuse nature, liant connaissance avec les artisans aussi bien qu'avec les prêtres. Il en tire des histoires qui font rêver: sur les crues du Nil, les pratiques du quotidien, et pourquoi les embaumeurs sont priés d'attendre avant de s'occuper du corps des jeunes et belles femmes. Mais parfois, il laisse percer un regret. Ses propres sentiments l'emportent soudain sur le récit: « En Égypte, confie-t-il, quand des jeunes gens sont assis à discuter, et qu'un homme âgé survient dans la pièce, aussitôt ils se lèvent! En Grèce, hélas... »  
Décidément, il y a longtemps que tout fout le camp.

*Francis Martens*

---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

**ANNEXE**

Alexis de Tocqueville (1805-1859) est le fils d'une famille aristocratique de Normandie malmenée sous la Révolution. Son père est préfet sous la Restauration (Louis XVIII). Il sillonne les États-Unis (d'Est en Ouest, et du Nord au Sud) d'avril 1831 (Le Havre) à février 1832 (New York), soit neuf mois en tout, en compagnie de Gustave de Beaumont, jeune magistrat comme lui, aux fins d'étudier le système pénitentiaire américain (par opposition à celui dont témoigne le délabrement des prisons françaises) avec le souci d'observer une grande démocratie en action, et de voir comment peuvent s'articuler dans les faits la mise en œuvre des deux principes (peu compatibles à priori) d'« égalité » et de « liberté » (comment, dans un système électoral démocratique, par exemple, parer à la « tyrannie de la majorité »?). En 1835, paraît chez Gosselin, Paris, le premier volume de *La démocratie en Amérique* (consacré aux institutions américaines); en 1840, sort le second volume (consacré à la vie civile des Américains, sur le mode d'une véritable anthropologie politique).

*De la Démocratie en Amérique*, volume II, chapitre XIII (p. 190-194, Gallimard, Folio, n° 13): Pourquoi les Américains se montrent si inquiets au milieu de leur bien-être?

« On rencontre encore quelquefois, dans certains cantons retirés de l'Ancien Monde, de petites populations qui ont été comme oubliées au milieu du tumulte universel et qui sont restées immobiles quand tout remuait autour d'elles. La plupart de ces peuples sont fort ignorants et fort misérables; ils ne se mêlent point aux affaires du gouvernement et souvent les gouvernements les oppriment. Cependant, ils montrent d'ordinaire un visage serein, et ils font souvent paraître une humeur enjouée.

J'ai vu en Amérique les hommes les plus libres et les plus éclairés, placés dans la condition la plus heureuse qui soit au monde; il m'a semblé qu'une sorte de nuage couvrait habituellement leurs traits; ils m'ont paru graves et presque tristes jusque dans leur plaisir.

La principale raison de ceci est que les premiers ne pensent point aux maux qu'ils endurent, tandis que les autres songent sans cesse aux biens qu'ils n'ont pas. » [...]

« Celui qui a renfermé son cœur dans la seule recherche des biens de ce monde est toujours pressé, car il n'a qu'un temps limité pour les trouver, s'en emparer et en jouir. Le souvenir de la brièveté de la vie l'aiguillonne sans cesse. Indépendamment



---

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

---

des biens qu'il possède, il en imagine à chaque instant mille autres que la mort l'empêchera de goûter, s'il ne se hâte. Cette pensée le remplit de trouble, de craintes et de regrets, et maintient son âme dans une sorte de trépidation incessante qui le porte à changer à tout moment de dessein et de lieu.

Si au goût du bien-être matériel vient se joindre un état social dans lequel ni la loi ni la coutume ne retiennent plus personne à sa place, ceci est une grande excitation de plus pour cette inquiétude d'esprit : on verra alors les hommes changer continuellement de route, de peur de manquer le plus court chemin qui doit les conduire au bonheur. » [...]

« C'est à ces causes qu'il faut attribuer la mélancolie singulière que les habitants des contrées démocratiques font souvent voir au fond de leur abondance, et ces dégouts de la vie qui viennent quelquefois les saisir au milieu d'une existence aisée et tranquille.

On se plaint en France que le nombre des suicides s'accroît ; en Amérique le suicide est rare, mais on assure que la démence est plus commune que partout ailleurs.

Ce sont là des symptômes différents du même mal.

Les Américains ne se tuent point, quelque agités qu'ils soient, parce que la religion leur défend de le faire, et que chez eux le matérialisme [philosophique] n'existe pour ainsi dire pas, bien que la passion du bien-être matériel soit générale.

Leur volonté résiste, mais souvent leur raison fléchit. »

*De la Démocratie en Amérique*, volume II, chapitre VI (p 434-435, Gallimard, Folio, n° 13) : Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre ?

« Je pense donc que l'espèce d'oppression dont les peuples démocratiques sont menacés ne ressemblera à rien de ce qui l'a précédée dans le monde [...]. Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine : quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur

LA REVUE NOUVELLE  
ENFANCE EN PÉRIL

leur sort. Il est absolu, détaillé, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrémédiablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leur succession, divise leurs héritages; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre? » [...]

« Nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies: ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. Ne pouvant détruire ni l'un ni l'autre de ces instincts contraires, ils s'efforcent de les satisfaire à la fois tous les deux. Ils imaginent un pouvoir unique, tutélaire, tout-puissant, mais élu par les citoyens. Ils combinent la centralisation et la souveraineté du peuple. Cela leur donne quelque relâche. Ils se consolent d'être en tutelle, en songeant qu'ils ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs. Chaque individu souffre qu'on l'attache, parce qu'il voit que ce n'est pas un homme ni une classe, mais le peuple lui-même qui tient le bout de la chaîne.

Dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître, et y rentrent. »